

Milner-Gulland, Robin et Dejevsky, Nikolai (1989) *Cultural Atlas of Russia and the Soviet Union*. New York, Facts on File, 240 p. (ISBN 0-8160-2207-0)

Guennady Novikov

Volume 35, numéro 96, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022220ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022220ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

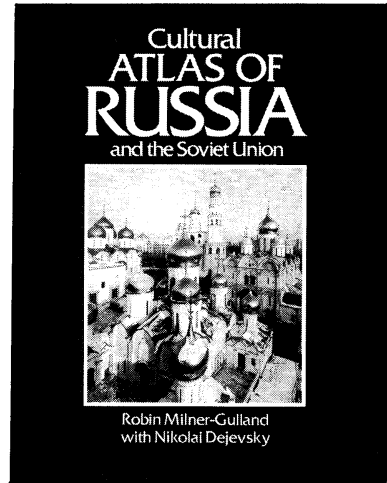
1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Novikov, G. (1991). Compte rendu de [Milner-Gulland, Robin et Dejevsky, Nikolai (1989) *Cultural Atlas of Russia and the Soviet Union*. New York, Facts on File, 240 p. (ISBN 0-8160-2207-0)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 35(96), 595–597. <https://doi.org/10.7202/022220ar>

MILNER-GULLAND, Robin et DEJEVSKY, Nikolai (1989) *Cultural Atlas of Russia and the Soviet Union*. New York, Facts on File, 240 p. (ISBN 0-8160-2207-0)



Présenter dans un livre de 240 pages un tableau sommaire de la géographie, de la culture et de l'histoire russes et soviétiques depuis les origines, c'est une tâche immense, surtout si l'on prétend au travail scientifique. Quelle variété de cultures — slaves, musulmanes, européennes — encerclées d'abord par la monarchie tsariste et, après 1917, par l'État soviétique! Robin Milner-Gulland, professeur à l'Université de Sussex, et Nikolai Dejevsky, son collègue américain d'origine russe résidant en Angleterre, soulignent dans la préface que leur ouvrage est destiné «aux lecteurs ordinaires, touristes, hommes d'affaires, étudiants qui sont probablement intéressés dans une égale mesure à explorer le contexte culturel de la Russie et de l'URSS» (p. 14). Faire mieux connaître au public anglophone les valeurs spirituelles, les arts et l'histoire de la Russie intimement liés aux conditions de la géographie pour en dégager des éléments essentiels d'une meilleure compréhension des réalités du grand pays qui est plongé actuellement dans une foudroyante évolution, tel est, à notre avis, l'objectif principal de cet ouvrage. D'où son plan qui est composé de trois parties: *The Geographical Background*, *The Historical Period*, *Regions and Republics of the Soviet Union*.

Peut-être inspirés par Montesquieu ou Mackinder, les auteurs donnent au début de leur ouvrage un rôle tout particulier à l'environnement, au climat dans l'histoire russe. Ils considèrent que les espaces sans limites et le froid mettent jusqu'à présent des entraves énormes aux activités humaines de toutes sortes.

L'essentiel de l'ouvrage (150 pages sur le total de 240 pages avec bibliographie, glossaire, liste des illustrations, index de noms géographiques et index général) est consacré aux sujets historiques. En particulier, les auteurs mettent en relief (selon leurs promesses de la préface) les époques de l'Ancienne Russie — l'origine de l'État russe à Kiev, la centralisation politique autour de la Moscovie, la naissance de l'Empire et sa modernisation par les réformes de Pierre le Grand au début du XVIII^e siècle. Ces pages, abondamment illustrées par les images iconographiques orthodoxes, nous semblent les plus passionnantes. Et c'est tout à fait naturel que le thème de l'Église orthodoxe à partir de la venue du christianisme chez les Rus

(anciens Russes) de Kiev au X^e siècle tiennent une place privilégiée dans les interprétations de l'histoire russe, même si certaines affirmations paraissent assez discutables. Par exemple, que le patriarche Nikon, avant sa disgrâce, «exerçait une influence presque totale» sur le tsar Alexis Mikhaïlovitch (1645-76) (p. 77). En plus, le tsar n'attribuait jamais à Nikon le titre de «Great Lord» (*Velikiy gosudar*); tout simplement il s'adressait ainsi au patriarche selon les règles adoptées par les ecclésiastiques orthodoxes.

D'ailleurs, on peut trouver d'autres petites inexactitudes de dates historiques. Par exemple, on considère traditionnellement que Moscou fut fondée en 1147 (les auteurs écrivent 1156, p. 45); la bataille de Narva a eu lieu en 1700 et non pas en 1710 (p. 91).

En gros, pour apprécier la partie de l'ouvrage traitant de l'histoire et de la culture de la Russie avant l'époque soviétique, les lecteurs trouveront bien sûr fort intéressants les récits sur le «siècle d'or» (XIX^e siècle) de la littérature (Pouchkine, Gogol, Dostoïevski, Tolstoï, Tchekhov), sur la musique (Diaghilev, Stravinski) et la peinture (Malevich, Tatlin) au XX^e siècle. Mais il serait bien souhaitable d'ajouter quelques pages sur les philosophes russes — P. Tchaadaïev, V. Soloviev, N. Berdiaev. Leurs écrits constituent également une partie intime de la culture, partie sans laquelle il est difficile de saisir le sens des drames et des tragédies de la Russie au XX^e siècle.

Les chapitres consacrés à l'époque soviétique paraissent dominés par les aspects politiques où la culture elle-même est «usurpée», ce qui d'ailleurs reflète la réalité historique. Certaines explications sont peut-être trop schématiques ou correspondent à des visions occidentales assez typiques. Cela concerne le point de vue exprimé dans l'ouvrage sur la dissidence sous la période de Brejnev. D'après les auteurs, «le mouvement dissident se formait de plusieurs branches dont les principales furent un «revivalisme léniniste» (?), un «libéralisme humaniste» et un «nationalisme russe». Outre cela, les auteurs croient que sous l'époque brejnevienne «il existait une étroite coopération et liaison entre divers groupes créant un mouvement unifié même si varié d'opposition» (p. 178). À notre avis, c'est une pure hyperbole. Sans rejeter l'importance du phénomène dans la société soviétique, précisons bien que la dissidence n'avait jamais obtenu ni diffusion sociale en masse, ni influence morale capable de lui donner le rôle d'un vrai mouvement d'opposition. Outre la répression policière, c'était l'inertie socio-psychologique profondément ancrée qui empêchait l'élargissement de la base sociale et politique de la dissidence. La perestroïka de Gorbatchev est tombée comme un coup de tonnerre sur la société soviétique, elle ne s'explique absolument pas par l'agitation anticommuniste venant des milieux intellectuels ou d'autres couches sociales. C'est plutôt un résultat de l'évolution progressiste d'une fraction gorbatchevienne à l'intérieur (!) de la «nomenklatura». Faut-il rappeler aussi que cette évolution s'explique par les communications entre les élites plus jeunes de l'Occident et de l'URSS?

La troisième partie de l'ouvrage portant sur les régions et les républiques de l'URSS est probablement moins intéressante que les précédentes. Ces aperçus aussi bien illustrés rappellent un peu des brochures ou des guides touristiques édités pour

les passagers étrangers de l'Aeroflot. À vrai dire, c'est bien fait mais les explosions des conflits nationaux dans les républiques soviétiques depuis la fin des années 1980, c'est-à-dire la date toute récente de publication de l'ouvrage, ont renversé des images de la vie quotidienne en Géorgie, en Arménie ou en Moldavie. Dans l'ouvrage, les photos et les textes sur ces pays représentent souvent un passé idyllique... La Russie elle-même, dirigée pour la première fois de son histoire millénaire par le président élu au suffrage universel direct, est partie beaucoup plus loin qu'on aurait pu l'imaginer hier.

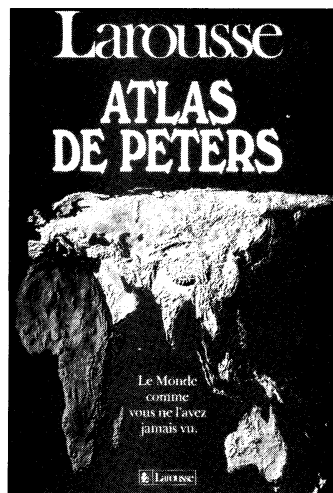
Pour conclure, disons que sans prétendre constituer une véritable encyclopédie sur la Russie et l'URSS, cet ouvrage fournit aux lecteurs étrangers qui veulent découvrir le monde russe et soviétique des clés et des instruments très utiles et qualifiés.

Guennady Novikov

Département d'histoire contemporaine et de relations internationales
Université d'Irkoutsk

(avec la collaboration de Serguey Goussievski)

COLLECTIF (1990) *Atlas de Peters*. Paris, Larousse, 231 p.



En 1973, le cartographe allemand Arno Peters faisait connaître une projection de son propre cru qui a depuis lors été largement diffusée par le biais d'une carte mondiale dite de Peters. Pas plus que les autres projections mises au point depuis que l'humanité a acquis la certitude que la terre était ronde, ou presque, celle de Peters ne peut totalement «réconcilier les exigences contradictoires de conservation des surfaces, des directions, des axes, des positions et des formes». Personne, pas même Peters, ne sait aplatir une orange sans faire quelque dégât. Mais la projection de Peters respecte, à défaut des formes, les superficies relatives, les directions et positions de tous les continents, îles et pays; à ce titre elle est très originale et utile,